

si ce dernier participe à la consolidation des formats dominants de « la réalité », il se révèle aussi un instabilisateur, dans la logique des flux de capitaux et de marchandises par delà les frontières. L'intervention du détective anglais (Sherlock Holmes) ou du policier français (le commissaire Maigret) a alors en général pour effet final, dans le cadre du roman policier « originel », de reboucler « la réalité » en un sens étatique et, partant, d'éteindre un moment l'inquiétude. Dans la transformation opérée par le roman noir américain, « la réalité » gardera un caractère structurellement trouble, ce qui conduira à maintenir un soupçon critique vis-à-vis des instances étatiques comme des classes dominantes.

Souvent éclairant, L. Boltanski rencontre aussi parfois quelques écueils. Ainsi son traitement de la question du complot, à travers le roman d'espionnage et la problématisation de la paranoïa, apparaît-il par moments insatisfaisant. Dans le cas de la littérature d'espionnage, il met bien en évidence les simplifications explicatives d'une trame narrative manichéenne. Par contre, dans la partie concernant la paranoïa, il est parfois empêtré dans une logique de symétrisation des littératures conspirationniste et anti-conspirationniste. Il hésite alors à proposer une alternative sociologique à la voie explicative proposée par les thématisations en termes de complots. Il n'oppose pas suffisamment clairement conspirationnisme et sociologie comme deux chemins cognitifs et argumentatifs suivant des directions, à terme, opposées, même s'ils ont des intersections, face aux inquiétudes et aux antinomies propres aux sociétés modernes. Pourtant, les pistes qu'il formule pour une sociologie réarticulant des niveaux micro- et macro-sociaux — « il faudrait notamment pouvoir disposer de cadres conceptuels susceptibles de mettre en jeu des relations de causalité saisies simultanément à des échelles différentes » (p. 367) — peuvent être justement comprises comme une invalidation des schémas unilatéraux générés dans les cadres conspirationnistes. Il manque peut-être ici à L. Boltanski une nette distinction entre « les complots » — réintégrables dans une logique d'explication sociologique pluri-dimensionnelle — et « les théories du complot » — en tant que visions systématiques mettant l'accent sur le rôle principal de la manipulation cachée par quelques personnes puissantes dans le surgissement d'un événement ou de l'histoire humaine en général.

Nous entraînant avec bonheur intellectuel vers de nouveaux territoires de la connaissance sociologique, L. Boltanski nous aide aussi à réfléchir grâce à ses tâtonnements et à ses embarras. Un double bonheur.

Philippe Corcuff

Centre de recherche sur les liens sociaux (CERLIS), université Paris-Descartes, 45, rue des Saints-Pères, 75006 Paris, France

Adresse e-mail : philippe.corcuff@sciencespo-lyon.fr

Disponible sur Internet le 30 janvier 2014

<http://dx.doi.org/10.1016/j.socotra.2013.12.012>

De l'agir au travail, M. Jouanneaux. Octarès, Toulouse (2011). 328 p.

Dès l'avant-propos du livre, nous sommes face à des choix d'écriture marqués par la personnalité et l'histoire professionnelle de l'auteur. Venu au monde académique après une longue carrière de pilote de ligne, Michel Jouanneaux dit avec honnêteté et modestie son parcours et ses combats pour conquérir une autonomie intellectuelle et promouvoir une pensée de « l'agir », soucieuse de son ancrage dans des situations vécues. Contre une approche théorique, modélisatrice ou surplombante, il souhaite en effet faire valoir la dynamique propre aux appropriations pratiques du monde, en montrant l'intérêt de formaliser « les acquis tirés des événements vécus ». L'espace

de réflexion de l'auteur croise essentiellement trois apports : celui des travaux des ergonomes Michèle Rabit et François Hubault, celui de l'ergologie d'Yves Schwartz, et celui de la clinique de l'activité développée ensuite par Yves Clot, à qui l'on doit notamment l'introduction en France de la pensée d'Ivar Oddone.

Dense, l'ouvrage se divise en trois parties qui nous font cheminer de la dénonciation d'une sociologie qui se prive de l'expérience concrète jusqu'à une réflexion élargie au concept d'activité. La première partie recense différentes figures du réductionnisme que la théorie scientifique impose fréquemment à la compréhension de l'expérience vécue du travail.

L'auteur illustre son projet intellectuel par des notations personnelles, issues de ses expériences de pilote et d'instructeur. La présentation de séquences d'activités concrètes, tout au long de l'ouvrage, vient illustrer ses propositions, mais revêt également un intérêt pédagogique en immergeant le lecteur dans le déroulement d'actions complexes, uniquement appréhendables par un regard porté au plus près de leur réalisation. Dans cette partie, l'auteur dresse un état des lieux de ses « accords et désaccords » : accords avec les outils d'analyse permettant de ne pas trahir les exigences d'une étude de la pratique, et désaccords avec les courants théoriques occupant, voire revendiquant, une position de surplomb par rapport aux savoirs pratiques impliqués dans l'activité de travail.

M. Jouanneaux présente sa démarche comme une autre manière de « faire de la théorie », non spéculative. Son point de vue de recherche est avancé comme centré sur une « personne », et non sur un « sujet » ou un « opérateur », et dépendant de la reconnaissance d'une boucle entre agir et réflexion sur l'agir. C'est bien à partir de son expérience de pilote de ligne qu'il critique des objets d'étude qui lui paraissent construits en complète extériorité de l'expérience vécue au travail.

Il donne pour exemple de l'inadaptation de certaines conceptions de l'activité l'utilisation de la notion d'« automate » dans une étude menée sur l'informatisation de la conduite des Airbus 320. L'approche socio-anthropologique en question propose des concepts généraux au détriment d'une saisie de la pratique concrète en situation : toute à sa critique du « technicisme », elle postule d'emblée une séparation tranchée entre l'équipement et l'action humaine. Il faudrait alors rappeler à ces auteurs que « si les avions volent, c'est qu'ils sont conduits ». L'auteur conteste aussi dans cette partie la notion d'automatisme comportemental, avec cette belle image du pianiste de concert recherchant le geste juste à partir d'une complète incorporation de la technique pianistique. À partir des ressources acquises par l'entraînement, il s'agit pour lui de « trouver le son qu'il a envie d'entendre ».

À l'idée d'automatisme, conçu comme caractérisant une chaîne d'actions dont chaque unité dépend de celle qui précède, il oppose, en s'appuyant alors sur les travaux de Lev Vygotski, « le point de vue de l'activité » : selon lui, chaque séquence ou unité de base du comportement conserve « toutes les qualités de l'ensemble dans lequel elle est insérée », et « la conscience du sens est première ». Revenant à ses anciens travaux sur les accidents d'avion, l'auteur illustre le danger potentiel d'une situation de divorce entre la « préoccupation » du pilote, ses évaluations constantes d'un état des choses et le déroulement d'un système automatique enclenché par erreur.

La deuxième partie de l'ouvrage présente une perspective développementale. Les concepts de base proposés ont vocation à ancrer l'étude de l'agir au travail dans un large éventail de questions, allant de la signification de la vie humaine en tant que lieu d'expériences des affects et de la conscience, à l'agir lui-même et à la nécessité d'affiner la notion d'« acte » en l'opposant à celle d'« action ». De ce détour émerge le concept fédérateur d'« activité », qui nous ramène à l'analyse plus ciblée offerte dans la première partie de l'ouvrage.

L'idée de « présence engagée » participe de l'effort de M. Jouanneaux pour nous introduire à la façon dont la conscience s'incorpore dans le concret de l'acte. La circularité de cette opération

passer par la « réappropriation » par l'individu de références extérieures (« les discours préalables ») qui viennent nourrir « la logique opérationnelle ». Ainsi, le travailleur peut-il se constituer des théories « en acte ».

La troisième partie de l'ouvrage reprend la question de l'agir comme engagement sous l'angle analytique de la distinction entre organisation et exécution des tâches. L'auteur parcourt les différentes approches de l'activité humaine pour en faire apparaître les conjonctions possibles avec sa propre construction. Les références, abondantes, couvrent un très large spectre d'approches disciplinaires (sociologie du travail, ergonomie, clinique de l'activité, psychodynamique du travail, psychologie développementale et psychologie historico-culturelle) ou à vocation holistique (neurosciences, philosophie phénoménologique, anthropologie culturelle et des techniques). Cette profusion nous distrait parfois du propos central, mais on le retrouve néanmoins à travers un fil conducteur : la notion de « présence engagée au monde ».

Finalement, on peut regretter que l'accent soit assez peu mis sur la mise en œuvre de pratiques d'enquête pouvant découler de la posture épistémique revendiquée par l'auteur. La recherche d'un sens de l'action, incarné dans les productions situées des acteurs, a de plus déjà été défendue par l'ethnométhodologie, et prolongée par le courant des *Workplace Studies* qui ont développé des procédés d'ethnographie organisationnelle rendant compte des détails de l'activité coopérative au travail sur la base d'enregistrements audio ou vidéo. Cette méthodologie d'enquête sur « les situations naturelles » a contribué à déplacer l'intérêt analytique vers la production étape par étape des coordinations qui, selon cette perspective, représentent en elles-mêmes le sens de l'action. Dans la mesure où cette approche postule que la signification est produite de l'intérieur de la pratique, elle pourrait donc être une autre façon de répondre à la recherche par l'auteur d'une alternative épistémique et méthodologique aux modélisations réductrices de l'agir au travail.

Catherine Félix

Groupe de recherche en droit, économie, gestion (GREDEG), UMR 7321 CNRS et université de Nice Sophia Antipolis, 250, rue Albert-Einstein, 06560 Valbonne, France
 Adresse e-mail : felix.catherine2@gmail.com

Disponible sur Internet le 17 janvier 2014

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2013.12.013>

Sur l'État. Cours au Collège de France, 1989–1992, P. Bourdieu. Seuil et Raisons d'agir, Paris (2012). 672 p.

Cet ouvrage posthume de Pierre Bourdieu expose la manière dont il a théorisé et conceptualisé la question de l'État. Il est construit autour de la transcription de 23 leçons délivrées au Collège de France entre 1989 et 1992. Comme les éditeurs l'indiquent dans leur note introductive, ces cours ont fait l'objet d'un important travail de mise en forme (sections, titres, intertitres, index thématique, etc.), de contextualisation et de mise en perspective (notes des éditeurs, compléments de référence, renvois à d'autres textes de l'auteur, etc.), précieux pour la lecture et la compréhension de l'ouvrage.

Cette transcription/traduction des cours sur l'État est particulièrement stimulante puisqu'elle propose au lecteur non pas un ouvrage de sciences sociales conçu de manière classique, mais le parcours d'un sociologue pour penser son objet. On suit donc Pierre Bourdieu dans le raisonnement qu'il construit par des allers-retours entre des lectures critiques de sociologues mais aussi d'économistes et d'historiens et des concepts qu'il a forgés dans ses travaux antérieurs, la mise en scène d'exemples bien choisis, des réflexions sur la sociologie ou la méthode sociologique,